

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 84 (1939)
Heft: 6

Artikel: Quelques questions d'actualité sur la guerre en montagne
Autor: Chatrian, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341942>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :

1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Prix du numéro : fr. 1.50.

Pour l'Etranger :

1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

DIRECTION, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Avenue de la Gare 33, Lausanne Compte de chèques post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A. — Rue Neuve, 1 — Lausanne

Quelques questions d'actualité sur la guerre en montagne

I. Guerre lourde et guerre légère. — II. Moteurs et montagnes. — III. Montagne spéciale, guerre spéciale. — IV. Préparation de l'armée à la guerre en montagne.

Des camarades suisses me prient de résumer dans la *Revue militaire suisse* les principales questions sur lesquelles j'ai attiré leur attention, au sujet de *la guerre en montagne*, dans les causeries que j'ai données en janvier dernier à Lugano, Bellinzona, Lausanne, Genève, Montreux. Bien que je ne puisse pas recourir ici au moyen très efficace des projections lumineuses qui me servirent à illustrer la préparation italienne à la guerre en montagne, je me rends bien volontiers à leur aimable désir, dans la mesure où cela m'est possible.

I. GUERRE LOURDE ET GUERRE LÉGÈRE.

1. Jusqu'au début du conflit mondial de 1914 à 1918, les guerres n'avaient été que des luttes *entre les forces armées des Etats*.

Les doctrines de guerre étaient alors libres, car elles s'inspiraient presque exclusivement des principes de l'art militaire, qui étaient essentiellement fonction du tempérament et des conceptions militaires des différents pays. On estime en revanche, aujourd'hui, qu'un nouveau conflit général ne pourrait que déclencher une lutte *totale et intégrale entre les nations*.

La doctrine de guerre d'un Etat n'est donc plus tout à fait libre ; elle dépend des nombreux facteurs de son potentiel de guerre.

Les potentiels diffèrent considérablement entre eux, mais ils peuvent, cependant, se diviser en deux groupes : ceux qui attribuent une importance de tout premier ordre au matériel, parce qu'ils sont bien plus riches en matériel qu'en hommes ; ceux qui, pour des raisons presque opposées, mettent au premier plan l'homme, le « personnel ».

Il en dérive deux doctrines de guerre foncièrement dissemblables du point de vue tant des principes que des modalités d'application : elles se reflètent inévitablement aussi sur la guerre en montagne : celle qui s'inspire de la première est plus lourde, plus méthodique, plus lente ; celle qui découle de la doctrine opposée est plus légère, plus rapide.

2. Les deux conceptions s'accordent à reconnaître que l'augmentation des effectifs et les perfectionnements des armements et du matériel constatés depuis 25 ans ont sur la guerre en montagne une influence bien moins grande que sur la guerre en plaine ; que les routes carrossables et, par conséquent, les fonds-de-vallée, sont indispensables à l'emploi des masses et des armes les plus puissantes, ainsi qu'au fonctionnement parfait et rapide des gros ravitaillements. Mais l'accord cesse dès qu'il s'agit des *procédés de combat* des armées appliquant l'une des deux théories ; les conclusions tirées de cette constatation de fait sont même absolument divergentes.

3. La doctrine du *matériel* attribue, en montagne aussi, une importance prédominante au feu. Elle ne juge avan-

tageuse aucune action *profonde* qui ne soit appuyée par une artillerie assez nombreuse et discrètement puissante, accompagnée de quelques chars de combat et ravitaillée par des trains hippomobiles ou automobiles. Pour ses partisans, toute action doit être exécutée à l'aide d'effectifs assez nombreux et liée à l'« axe carrossable du fond-de-vallée », les flancs et les hauts n'ayant qu'une importance secondaire.

Les conséquences sont : gravitation du combat vers le fond-de-vallée, recherche de forts moyens de matériel et, partant, guerre méthodique, massive, lourde.

4. La doctrine *du personnel* attribue beaucoup moins d'importance à la mise en œuvre du feu et des moyens techniques. Elle affirme que la montagne met en valeur surtout l'homme, et donne de la puissance au mouvement, en bref que *la manœuvre s'inspirant de l'économie du matériel et des effectifs constitue l'essence de la guerre de montagne*.

Ses adhérents estiment d'autre part que l'infanterie peut, en montagne, manœuvrer et progresser en se contentant de l'appui de quelques pièces d'artillerie légère, et même qu'elle peut s'en passer, car les armes de l'infanterie « à l'abri de l'ennemi grâce aux difficultés dues au relief et au climat reprennent toute l'importance que leur a enlevée, en plaine, le perfectionnement du matériel ». Ils soutiennent enfin qu'en montagne, beaucoup plus qu'ailleurs, il faut se limiter à l'indispensable et renoncer au superflu, c'est-à-dire éviter de retarder le combattant en cherchant à l'aider par des moyens et des procédés qui ne soient pas absolument nécessaires.

En d'autres termes : emploi des machines au service de l'homme, mais jamais les hommes ne doivent être au service des machines, dont le rôle sans être nullement négligeable, n'est cependant que celui d'un moyen auxiliaire et secondaire.

Cette doctrine affirme encore que les petits axes de communication non carrossables (sentiers, chemins muletiers, ainsi que les terrains praticables de tout genre, permettent des actions avantageuses pour l'économie générale du

combat, en ouvrant souvent l'accès aux grands axes des fonds-de-vallée.

La montagne se soumet à la qualité bien plus qu'à la quantité. Le terrain de montagne, hostile à l'homme, devient son allié lorsqu'il lui permet de progresser un peu partout, sans les restrictions et les complications imposées par le combat dans les régions de plaine.

Quant à la *vexata quaestio* (jugée surannée, mais qui ne l'est effectivement pas), celle de savoir s'il convient d'agir plutôt « par les hauts » que « par les bas », la doctrine du personnel attribue aussi aux hauts une place d'honneur. Les fonds-de-vallée sont et seront toujours le royaume de la stratégie et des services lourds ; mais, dans le domaine de la grande et de la petite tactique, ils opposent à la progression des troupes de graves obstacles :

- des défilés successifs ;
- des flancs souvent peu praticables ;
- des axes de progression obligés et surveillés ;
- des organisations défensives successives et profondes.

Les fonds-de-vallée ne peuvent donc être vaincus, directement, que par la suprématie du feu et par la toute-puissance du choc, deux conditions qui ne sont pas faciles à remplir.

Les guerres les plus récentes, bien qu'essentiellement différentes des grandes guerres continentales de coalition montrent, à mon avis, que la doctrine du combat léger de montagne est bien fondée.

Je tire les enseignements qui suivent de l'histoire de la guerre italo-éthiopienne et de celle de la guerre civile d'Espagne.

Guerre italo-éthiopienne. Deux combats ont présenté le caractère de guerre légère de haute montagne : ceux de l'Ascianghi et de l'Ambo Uork, en février 1936.

— A l'Ascianghi, un groupe de reconnaissance italien, fort de trois bataillons alpins et d'une batterie bâtie, réussit à précéder, sur la position-clef du Col Mécan, l'ennemi qui

s'en trouvait à une seule journée de marche, puis à la conserver malgré l'attaque de forces ennemis quinze fois supérieures.

L'occupation du Col Mécan s'est opérée dans des conditions qui auraient pu être jugées prohibitives, puisque les troupes italiennes :

— étaient à 4 journées de leur base de ravitaillement la plus proche ;

— disposaient d'un seul et mauvais chemin muletier, franchissant trois cols successifs, avec une différence totale de niveau de plus de 4000 mètres ;

— étaient absolument isolées, du point de vue terrestre, de toute autre force italienne ;

Cette action, qui s'est distinguée par sa rapidité, fut entreprise par un chef libéré de tout préjugé tant d'ordre tactique, qu'en ce qui concerne les ravitaillements.

— A l'*Amba Uork* (la montagne d'or), de petits groupes de combattants italiens d'élite réussirent à escalader, pendant la nuit, deux cimes que les Abyssins jugeaient absolument inaccessibles et, grâce à la surprise, à faire crouler la défense de toute la position.

Enseignements : 1^o Il faut savoir souvent renoncer aux axes de pénétration (qui, là aussi, ne manquaient pas) pour profiter des difficultés mêmes de la montagne. 2^o La manœuvre et la surprise par les hauts demeurent très efficaces, même si elles sont le fait d'effectifs restreints.

Guerre d'Espagne. Plusieurs combats ont eu lieu en terrain de montagne, mais ceux qui précédèrent les conquêtes de *Malaga* (février 1937) et de *Santander* (août 1937) sont peut-être les plus intéressants du point de vue que j'envisage ici.

Au cours de ces deux combats, des forces franquistes, attaquant par les hauts et sur de très larges fronts, réussirent à coordonner leurs efforts et à converger sur les objectifs en permettant à des troupes motorisées et mécanisées de déboucher dans les fonds-de-vallée, où elles purent exploiter le succès.

Ce sont encore les hauts qui ouvrent les portes aux bas, qui libèrent, dans ces fonds, l'action de l'attaque méthodique, beaucoup plus longue et plus difficile, presque toujours inopérante contre des troupes avisées et solidement retranchées.

II. MOTEURS ET MONTAGNES.

L'aviation, dans la lutte verticale, la motorisation et la mécanisation dans la lutte horizontale, constituent peut-être, dans l'art de la guerre, les innovations techniques fondamentales et les facteurs de progrès les plus saillants de ce dernier quart de siècle.

Ces facteurs jouent sur tous les champs de bataille ; ils influent sur n'importe quelle forme de guerre terrestre. La guerre en montagne ne peut ni les ignorer, ni les écarter ; elle doit les adapter, autant que possible, à ses propres exigences ; elle doit tâcher de s'en faire des alliés précieux, ou de les combattre comme des adversaires dangereux.

Aviation.

Je pense qu'il est inutile d'énumérer les difficultés (de vol, d'observation, de combat) que l'aviation rencontre en montagne et qui en réduisent le rendement. Il est sans doute préférable d'en évaluer et d'en reconnaître les principales possibilités et, surtout, les conséquences qui en découlent. Voici ces possibilités :

- 1) reconnaissance éloignée et rapprochée ;
- 2) bombardement ;
- 3) liaison des troupes terrestres ;
- 4) service d'artillerie ;
- 5) ravitaillements aériens.

1. *Reconnaissance.* — La nature du sol limite et paralyse bien souvent, en montagne, toutes les possibilités de renseignements terrestres, notamment ceux qui concernent l'activité éloignée de l'ennemi.

Il faut alors nécessairement faire appel à la reconnaissance aérienne.

Certes, celle-ci rencontrera de nombreuses difficultés de vol et d'observation ; mais elles seront réduites du fait que le terrain à observer est restreint ; il suffira que l'observation porte sur les grandes voies de communication dont l'usage sera imposé à l'ennemi, sur quelques centres habités, sur les signes de vie et d'activité difficiles à établir.

En général, la reconnaissance aérienne rapprochée est plus malaisée et moins nécessaire, car pour effectuer une reconnaissance rapprochée, on peut ordinairement recourir aux moyens de renseignements terrestres. Elle devient toutefois, elle aussi, indispensable, lorsque l'observation terrestre n'est pas possible.

La reconnaissance aérienne exige :
d'excellents pilotes et des observateurs connaissant à fond la montagne ;

des terrains auxiliaires sis près du front, c'est-à-dire des champs d'aviation « de montagne », au cœur des vallées même s'ils ne sont propres qu'à la manœuvre d'appareils isolés ou en petit nombre.

Les champs d'aviation de montagne permettent aux avions de reconnaissance de faire parvenir à temps les renseignements destinés aux troupes intéressées, ce qui n'est pas possible lorsque les champs se trouvent loin en plaine et sont reliés à la montagne, surtout aux sommets, par des moyens de communication lents et limités.

2. *Bombardement.* — Le bombardement aérien peut obtenir des résultats particulièrement efficaces, sinon contre les unités se battant sur les sommets en ordre dispersé, ce qui leur permet en général de se défilter aux vues, du moins :

— *dans les fonds-de-vallée de la zone des opérations* : contre les convois, les entassements de troupes, les ouvrages d'art, les installations ferroviaires et industrielles ;

— *sur les arrières ennemis*, contre les convois, les réserves les troupes gagnant des positions en 2^e ou 3^e ligne.

— *partout* : contre des buts soustraits au feu de l'artillerie.

Pour se défendre contre les bombardements aériens, il faut, en montagne, que les troupes combattant sur les hauts disposent de services de guet et d'engins anti-aériens destinés à protéger les fonds-de-vallée et à contraindre les avions à voler haut.

Les armes seront des mitrailleuses et des canons mitrailleurs, tout au plus quelques pièces D.C.A. légères, bâties. L'emploi d'armes plus puissantes et moins mobiles n'est généralement pas indiqué.

— *Voilà encore une tâche que l'on peut assumer sur les sommets au profit des bas.*

3. *Liaison des troupes terrestres.* — En montagne, les liaisons terrestres entre compartiments latéraux sont difficiles et même, parfois, impossibles. Elles sont pourtant nécessaires au premier chef pour coordonner l'action qui se déroule dans ces divers compartiments et pour que les succès locaux puissent se transformer en succès généraux.

Lorsque toute liaison terrestre est impossible, les compartiments de montagne peuvent être reliés à l'aide d'avions.

C'est pourquoi il faut que le personnel des avions et celui des postes terrestres soient parfaitement au courant des transmissions par T. S. F.

Il est indispensable encore, ainsi qu'on l'a déjà dit, que les places d'aviation ne soient pas trop éloignées du champ d'action afin que les accords préalables et les communications successives soient rapides et sûrs.

4. *Service d'artillerie.* — En montagne, on doit si possible confier l'observation des tirs d'artillerie aux observatoires terrestres, qui ne font généralement pas défaut.

Cependant, l'intervention de l'avion devient parfois nécessaire :

- contre des buts défilés aux vues ;
- contre des buts éloignés, surtout pour les tirs de contre-batterie.

5. *Ravitaillements aériens.* — Les ravitaillements des troupes terrestres par avion sont partout difficiles et fort coûteux, mais surtout en montagne. L'avion est parfois le

seul moyen de ravitailler des unités demeurées momentanément isolées par suite des circonstances atmosphériques ou de la situation tactique.

Le cas s'est présenté à maintes reprises dans les guerres d'Ethiopie et d'Espagne.

Dans la première, l'aviation italienne réussit, dans des conditions souvent critiques, à ravitailler des troupes en vivres, médicaments, armes, munitions et même en animaux vivants, lorsque la viande fraîche ne pouvait se conserver.

Les différents matériels étaient jetés de l'avion au moyen de récipients spéciaux, de sacs ou d'enveloppes métalliques, pourvus de parachutes automatiques.

Troupes motorisées et mécanisées.

Il est hors de doute que la montagne ne constitue pas une sphère d'action favorable à ces troupes.

Il leur faut :

de l'espace : pour mettre en valeur leurs qualités de *vitesse* et de *grand rayon d'action* et pour rechercher la surprise. Or, les grands espaces n'existent pas en montagne et la surprise est fort difficile dans les fonds-de-vallée où ces troupes sont surtout contraintes d'agir. Toutefois, comme les armées augmentent et perfectionnent sans cesse leur matériel et leurs effectifs motorisés et mécanisés, il ne faut pas s'imaginer que ce matériel et ces effectifs seront absents dans la guerre en montagne. Par conséquent, il convient de savoir jusqu'où l'on doit et l'on peut les employer ou les craindre.

— En général, leur emploi peut être avantageux, dans les fonds-de-vallée, en deux circonstances spéciales :

au début des opérations, pour aborder des couvertures faibles, les bousculer et atteindre rapidement les objectifs ;

pour l'exploitation du succès, par une action rapide et puissante ; ou, le cas échéant, pour protéger la retraite, à l'aide d'éléments en mesure de se dégager à tout instant.

La guerre civile d'Espagne nous offre d'abondants exem-

plies où des unités motorisées ont exploité le succès et effectué des poursuites.

— Il existe deux genres de troupes moto-mécanisées qui peuvent être avantageusement utilisées dans la guerre en montagne : les unités autotransportables et les chars légers.

Les *unités autotransportables* disposent des moyens nécessaires pour véhiculer tout le personnel, tout le matériel, tous les quadrupèdes. Elles ne sont liées aux routes carrossables que jusqu'au point de déchargement ; au delà, elles redeviennent aptes à agir comme des troupes ordinaires.

Employées en régions de montagne, elles peuvent être transportées sur des camionnettes de montagne, afin de tirer parti de tout le réseau des communications, même des chemins muletiers favorables.

Il est aisé de comprendre que ces troupes constituent des réserves éminemment mobiles, d'un emploi instantané, rapide, à grand rayon : entraînées dès le temps de paix à la technique des chargements, des déchargements, des débarquements, elles peuvent être précieuses en maintes occasions.

Tous *les chars* de combat subissent en montagne de fortes restrictions en ce qui concerne leurs mouvements, leur ravitaillement et leur emploi.

Les chars *lourds* ne sont guère à même d'agir que dans les fonds-de-vallée, où de puissantes unités de ces chars peuvent toutefois réussir à aborder et à neutraliser des organisations défensives peu solides.

Mais en direction des sommets, des chars *légers*, grimpeurs, très étroits, « passe-partout », autonomes, peuvent parfois être fort bien utilisés en vue d'une embuscade (aux débouchés des petits vallons et des défilés, aux lisières de forêts, etc.) ou d'une contre-attaque locale. Ils sont d'une efficacité remarquable, s'ils réussissent à surprendre des trains muletiers et hippomobiles ou des batteries en mouvement.

Ils doivent être servis par des équipages d'une grande habileté et d'un sang-froid absolu, ayant du coup d'œil sur

le terrain, car toute action de chars est extrêmement périlleuse en montagne.

L'emploi possible de ces chars, même en dehors des fonds-de-vallée, oblige toutes les troupes agissant en montagne à disposer d'armes anti-chars spéciales (fusils-mitrailleurs et mitrailleuses, surtout) susceptibles d'être mises en œuvre immédiatement, car en cas de surprise, il faut que la réaction puisse être instantanée.

III. MONTAGNE SPÉCIALE : GUERRE SPÉCIALE.

J'ai envisagé jusqu'ici la guerre « en montagne », en général : c'est-à-dire le combat dans les endroits moyens de montagne.

Ce milieu n'exige que des adaptations aux principes opératifs généraux : stratégiques, tactiques, des services.

Au point de vue de l'organisation, il implique la nécessité d'une préparation *générale* des forces armées, afin de les rendre aptes à se battre *aussi* en montagne. Mais il existe, en montagne, des lieux qui apportent des restrictions et imposent des orientations spéciales tant aux principes du combat qu'à ceux de l'organisation.

Il en est ainsi de la *haute* montagne et de la montagne en *hiver* ; elles exigent, d'une part, des troupes spécialisées et, d'autre part, des procédés particuliers de combat et une instruction technique et tactique spéciale. Il ne s'agit plus seulement de la guerre *en* montagne, mais bien de la guerre *de* montagne, ce qui est autre chose.

Haute montagne.

Il est hors de doute que la montagne ne doit pas être classée exclusivement selon son altitude moyenne, mais surtout au point de vue de la « perméabilité » au mouvement, à la vie, au combat. Certaines régions de montagne moyenne, surtout de formation calcaire, pauvres en communications, difficiles à parcourir à cause de la nature du sol,

présentent de réelles difficultés de circulation et de tir : elles ont souvent les caractéristiques *militaires* de la haute montagne.

Le combat « de haute montagne » se dérobe à toute règle, repousse et met en déroute tous les schémas ; on peut presque affirmer que chaque situation constitue un cas spécial et exige une solution particulière. Il faut surtout savoir adapter les moyens au but à atteindre.

Ce combat met en valeur *l'homme*, de façon évidente ; c'est lui qui, à l'aide de matériel peu nombreux et peu puissant, doit vaincre l'hostilité du binôme ennemi-terrain et, grâce à son habileté, rechercher même le succès dans les obstacles du terrain. C'est donc là essentiellement un problème de préparation spirituelle et technique des combattants.

Il s'agit de créer une mentalité de haute montagne, saine, fondée sur la force de volonté, sur la prévoyance, sur l'initiative, sur l'ingéniosité, sur la compétence parfaite des chefs ; il importe aussi d'organiser des troupes aptes en tout point au combat de haute montagne. Voilà le meilleur moyen de mettre de son côté les chances de succès ; il est bien en tout cas de beaucoup supérieur à toute prétentieuse recette tactique.

Aussi me bornerai-je, à propos de cette guerre spéciale, à des constatations et à des considérations toutes récentes :

1. L'imperméabilité de la haute montagne (même alpine) à la lutte armée n'est désormais qu'un mythe.

La haute montagne n'est pas inaccessible ni infranchissable ; elle est le domaine des audacieux. Il faut bien souvent préférer les passages et les accès, même les plus difficiles, parce qu'ils se prêtent tout particulièrement aux surprises. Quelques hommes courageux, précédant l'ennemi sur des positions importantes, ou le surprenant dans le dos, réussissent parfois des actions dont les répercussions sont déterminantes : tel le combat de l'Amba Uork, dont j'ai déjà parlé.

2. Toute action de haute montagne doit être soigneuse-

ment étudiée et organisée. Toute action, une fois au point et bien préparée, doit être déclenchée rapidement, à un rythme bref et entraînant, et viser droit au but.

Le succès sera dû, bien souvent, aux initiatives hardies et intelligentes des chefs subalternes : (en haute montagne, souvenons-nous en, le plus modeste gradé et le chef de cordée méritent aussi ce nom).

3. Dans la haute montagne, surtout alpine, la surprise exige que l'on renonce non seulement à des armes nombreuses et puissantes, mais, bien souvent, totalement au feu, au moins au début de l'action, sauf, naturellement, à pouvoir intervenir par toutes les armes disponibles.

4. Les ravitaillements sont très difficiles et ont une importance capitale ; mais leurs exigences ne doivent pas l'emporter sur celles de la tactique. Il faut que celle-ci réagisse, autant que possible, contre leur influence.

C'est pourquoi tout commandant alpin doit faire preuve de la plus grande prévoyance et le combattant remplacera, s'il le faut, le mulet, pour devenir porteur.

Sans être obligé de se « serrer la ceinture », le soldat doit être sobre et peu exigeant : « la montagne est belle, mais point commode », ainsi qu'a écrit notre Monelli.

Chefs et soldats doivent être vigoureux, ardents, entièrement animés de l'esprit de sacrifice.

5. Aussi dans la guerre alpine, la « masse » savamment manœuvrée décide-t-elle des résultats de la lutte.

L'effet de masse doit être recherché dans la « coopération générale », dans la « convergence des efforts », même si ces derniers sont dispersés dans l'espace. Il ne faut donc pas engager de forts effectifs, car cette masse-là ne pourrait qu'engendrer de graves préoccupations au sujet des ravitaillements.

La haute montagne (sauf les Alpes proprement dites) reproduit, à une échelle réduite, le paysage tactique de la montagne moyenne : des vallées, des vallons, de petits vallons, aboutissant à des cols, qui assurent un passage plus ou moins aisé ; des sommets interposés.

L'ensemble de ces zones, avec leurs axes de pénétration et leurs obstacles, de ces « compartiments », constitue un petit échiquier d'opérations, où l'action doit être essentiellement unitaire et coordonnée.

Les gros des troupes se trouveront dans les fonds ; ils seront prêts à progresser, grâce à leur action directe ou aux succès obtenus par les hauts, comme aussi à ravitailler en hommes et en matériel les petites unités combattant sur les cimes.

Sur un échiquier donné, les troupes appartiendront à la même grande unité et seront placées sous les ordres du même commandant, qui tiendra les rênes des hauts et des bas, sans interruption, sans retard, sans désorganisation, même si l'action se subdivise en menus épisodes.

Voilà pourquoi la plupart des armées ont constitué, ou sont en train de constituer, de grandes unités de haute montagne, du rang de la division ou de la brigade autonome capables d'agir sur un échiquier d'une certaine étendue.

Ces unités sont aptes à agir, soit toutes forces réunies, soit très fractionnées, sachant se diviser, mais aussi se reformer, éminemment spécialisées par leurs hommes et leur matériel ; plus ou moins mobiles selon les doctrines, mais toujours plus autonomes que les grandes unités de plaine.

Les hautes zones rocheuses et glaciaires ne sont, bien souvent, accessibles qu'à de petits groupes de combattants, pourvus de leurs armes individuelles et inspirés d'une grande foi. Mais il faut, là aussi, que les hommes capables d'escalader les cimes soient nombreux, que les pics d'une même chaîne de montagne, d'un même massif, puissent être pris d'assaut au cours de nombreuses petites actions coordonnées, capables de déterminer le succès quelque part ou en plusieurs endroits. Il faut, en un mot, viser à l'*alpinisme militaire massif*, savoir :

- généraliser, dès le temps de paix, les enseignements de l'alpinisme militaire ;
- attaquer, dès le temps de paix, les cimes les plus élevées avec des hommes aussi nombreux que possible.

La montagne en hiver.

Je me contenterai de faire quelques remarques seulement.

1. De même que l'imperméabilité de la haute montagne, l'impossibilité de manœuvrer dans la montagne en hiver à toute altitude est désormais un mythe.

L'hiver n'interdit pas les opérations dans la haute montagne, il les limite ; il leur impose un rythme intermittent ; il exige que les troupes possèdent des aptitudes particulières et qu'elles se soumettent à des efforts exceptionnels.

Je pense qu'à ce sujet les enseignements du conflit mondial font encore autorité, bien que l'on vise et que l'on se prépare aujourd'hui à la guerre de mouvement, beaucoup plus difficile. D'ailleurs, les opérations de cet hiver et de l'hiver dernier dans les montagnes d'Espagne montrent que l'hiver ne peut arrêter, même sur les hauts, des troupes décidées à progresser.

La montagne impose en hiver aux troupes deux sortes de restrictions d'ordre *qualitatif* et d'ordre *quantitatif*.

Au point de vue de la *qualité* il faut qu'elles soient, moralement, techniquement, physiquement, choisies et sélectionnées : nettement spécialisées et bien entraînées à vivre et à combattre en haute montagne.

Au point de vue de la *quantité*, il suffit d'effectifs très réduits, parce que, s'il est possible de faire passer les troupes presque partout, il n'est pas aisément de les faire vivre et combattre là où elles passent ; parce que les opérations d'hiver n'exigent la manœuvre que sur des espaces restreints (fonds-de-vallée, quelques versants, quelques cols) ; parce que, même dans les fonds-de-vallée, la guerre d'hiver ne demande qu'une densité de combattants fort inférieure à celle qui est nécessaire pendant les autres saisons.

2. Les troupes des fonds-de-vallée sont appelées, bien plus que dans les autres saisons, à contribuer au ravitaillement des détachements manœuvrant sur les sommets.

Ces détachements mêmes emploient une partie de leurs hommes pour que les autres puissent combattre. Je ne

crois pas être trop pessimiste en affirmant qu'à peu près les deux tiers des forces doivent être employées pour permettre le combat à l'autre tiers, de sorte que « chaque balle d'un combattant sur les crêtes est, en définitive, tirée par tout un groupe de combat invisible ».

3. Bien plus que dans les autres saisons, le combat d'hiver repose sur la mobilité et la rapidité. L'arme de base est l'infanterie, se battant avec ses seuls moyens, faisant usage surtout du fusil, car les autres engins perdent une part de leur efficacité.

L'infanterie doit :

être rompue aux dangers ; savoir se défendre contre toutes les adversités du milieu, surtout contre le froid et les avalanches ; porter de lourds paquetages ; se servir du ski, au moins comme moyen de locomotion ; être, en grande partie, apte à l'alpinisme d'hiver.

C'est aux skieurs qu'incombe la tâche de faire face aux difficultés les plus grandes : les braves, capables de se transformer en grimpeurs, skis sur l'épaule, seront affectés aux missions spéciales, tandis que les moins braves, se serviront du ski comme de la meilleure des raquettes à neige (problème du *ski militaire massif*).

IV. PRÉPARATION A LA GUERRE EN MONTAGNE.

J'ai dit plus haut que les chances de succès dans le combat en montagne dépendent, en grande partie, de la préparation des troupes dès le temps de paix.

Cette préparation est fort différente selon les pays, les terrains de lutte, les conceptions du combat. Je me borne à ne fournir que des données relatives à quelques aspects saillants que cette préparation assume dans les forces armées terrestres italiennes (pays nettement orienté vers la guerre de montagne *légère et brusquée*). Voici, tout d'abord, quelques indications sur la préparation générale de l'armée à la guerre en montagne, puis sur les troupes de haute montagne.

Préparation générale.

1. *Infanterie.* — L'instruction italienne pour l'emploi de l'infanterie établit que celle-ci « doit être entraînée en tout terrain, mais surtout dans les terrains de montagne ».

L'infanterie acquiert par là une forte pratique et une mentalité marquée de montagne.

Une notable partie des régiments stationne dans les régions des Alpes et des Apennins. Ces régiments, par la familiarité avec le milieu, l'entraînement de tous les jours, les périodes d'exercices d'été et d'hiver, par certains détails d'organisation intérieure, peuvent être considérés comme des unités d'infanterie de montagne proprement dites, même s'ils n'en ont pas le nom.

Toute l'infanterie dispose d'une quantité exceptionnelle d'armes à tir courbe (mortiers légers de 45, Stokes de 81), répondant particulièrement aux exigences du combat en montagne.

Les cadres officiers et sous-officiers reçoivent, en partie hors des régiments, une formation spéciale (alpinisme et ski militaire) à l'école militaire d'alpinisme d'Aoste.

2. *Artillerie.* — Le matériel d'artillerie *léger* et *moyen* et une partie du matériel *lourd* est décomposé ou démontable pour le transport ou la traction en montagne.

Les cadres officiers et sous-officiers sont tout spécialement entraînés à l'observation, aux déploiements, aux ravitaillements en montagne ; certains suivent des cours d'alpinisme et de ski militaire à l'école d'Aoste.

L'artillerie légère D. I. et D. R. dispose de canons D.C.A. au calibre de 20, de canons et d'obusiers de 75, d'obusiers de 100 ; ces pièces sont bâties ou traînées sur de petits trains rouleurs, ou encore traînés par des tracteurs légers très modernes. Les obusiers de 75 et de 100, de différents types, présentent en ce qui concerne le déplacement et le tir les caractéristiques d'une véritable artillerie « de montagne », si ce n'est d'artillerie « alpine ».

L'artillerie moyenne lourde de C. A. possède un canot

de 105 et tous les obusiers de 149 démontables en fardeaux pour la traction en montagne, sur chemins muletiers et sentiers. Temps moyen nécessaire pour les démonter : demi heure.

L'artillerie lourde d'armée a tous les canons de 149 et les canons courts de 210, démontables pour la traction sur trains rouleurs ou à bras, selon les types.

En conclusion, exception faite des pièces les plus puissantes et de quelques pièces spéciales, l'artillerie italienne est apte à la guerre en montagne. La possibilité pour le matériel d'être décomposé ou démontable pour le transport en montagne est d'une valeur essentielle.

3. *Génie*. — Les troupes du génie sont particulièrement entraînées aux travaux et aux liaisons en montagne. Les parcs (dotations en matériel) des différentes unités disposent de matériel apte au transport et à l'emploi *aussi* en montagne.

L'entraînement d'une partie des officiers et des sous-officiers à l'alpinisme et au ski se fait à l'école militaire d'Aoste.

Deux spécialités surtout sont précieuses en montagne : les *mineurs* et les *téléphériques*.

Deux régiments de *mineurs* sont chargés exclusivement des travaux de mines, coupes, destructions, en zones de montagne. Ils sont de vrais régiments du génie de montagne.

Les unités *téléphériques* sont nombreuses ; le personnel et le matériel sont très utiles pour faire face à certaines exigences des ravitaillements en montagne. Elles disposent de téléphériques de toutes capacités.

4. *Troupes rapides et moto-mécanisées*. — Personnel et matériel des troupes motorisées et mécanisées répondent aux besoins auxquels j'ai fait allusion en parlant de l'adaptation entre montagne et moteurs.

Les troupes rapides (cavalerie, cyclistes et motocyclistes) abordent la montagne, pour savoir y passer, vivre, combattre.

De petites unités et des patrouilles de *cavalerie*, formées de cavaliers et de chevaux aptes et habitués à la montagne, s'entraînent à des actions rapides, hardies, sur des itinéraires de haute montagne, où elles accomplissent souvent de longs parcours, démontrant par là qu'elles sont à même de devenir une sorte d'infanterie « montée » de montagne, propre à la reconnaissance rapide et au transport de combattants frais et que de bons chevaux peuvent suivre à peu près les mêmes parcours que les mulets.

Des régiments de *bersagliers cyclistes* s'entraînent à parcourir, en montagne, des routes difficiles et, au besoin, de longs trajets, bicyclette sur l'épaule.

5. *Troupes-frontière*. — Des troupes spéciales (garde-frontière) et des corps armés spéciaux (douaniers et milice de frontière), accomplissent des services particuliers aux frontières et s'entraînent à la vie et au combat en montagne.

Les deux corps armés de la G. F. (douaniers) et de la M. F. ont chacun leur « école alpine », à Predazzo (Haut Trentin) et à Tolmezzo (Frioul), où le personnel s'entraîne à l'alpinisme et au ski. La garde-frontière, faisant partie de l'armée et stationnant en permanence aux passages-frontière, perfectionne ses cadres à l'école d'Aoste.

6. *Services*. — Toute l'organisation des services s'inspire, elle aussi, des exigences de la guerre en montagne ; surtout le « service des services », celui des transports, qui dispose de moyens conformes aux nécessités de cette guerre.

Préparation spéciale.

Pour les besoins de la guerre de haute montagne, l'Italie dispose de nombreuses troupes alpines : infanterie, artillerie, génie, troupes chimiques, nettement spécialisées et réunies, dès le temps de paix, en cinq divisions alpines.

L'infanterie alpine (alpins) existe depuis 67 ans, l'artillerie alpine depuis 52, le génie et les troupes chimiques depuis 5 à peine.

Le recrutement de toutes ces troupes se fait exclusivement en montagne ; le choix en demeure aisément, malgré le dépeu-

lement de la montagne, phénomène que l'on enregistre d'ailleurs dans tous les Etats.

Montagnards simples, solides, sobres, habitués à une vie dure, ils deviennent de parfaits soldats pendant les 18 mois qu'ils passent sous les drapeaux.

Quelques données générales sur l'entraînement :

1. *Camps d'instruction d'alpinisme.* — Dès l'instruction des recrues, les soldats sont entraînés à l'alpinisme militaire (varappe) dans des camps d'instruction (« palestre ») d'alpinisme situés en terrains de montagne rocheux et difficiles.

Dans ces camps d'instruction on procède à l'instruction — spirituelle, technique et physique — des hommes que l'on initie aux procédés de la varappe la plus nécessaire dans la haute montagne et à l'emploi des engins d'alpinisme.

Tous les soldats y accomplissent, successivement, l'instruction d'alpinisme : désarmés, armés, entièrement outillés, isolés, réunis en petits groupes et en petites unités jusqu'à la compagnie.

Ordinairement, chaque garnison alpine dispose de plus d'un champ d'instruction d'alpinisme, afin d'y représenter, naturellement et artificiellement, les difficultés de différents ordres.

Ces champs sont de précieuses écoles de technique et d'audace.

— *Le combattant porteur.* — Surtout pendant les longues périodes de détachement, d'excursions estivales et hivernales (cinq mois environ par an), le militaire des troupes alpines est accoutumé au transport de paquetages individuels très lourds. On peut admettre que l'alpin est entraîné, ordinairement, au transport moyen d'une trentaine de kilos, en tout terrain de montagne.

Les artilleurs alpins ont été pourvus, au cours de ces dernières années, de supports spéciaux, individuels, pour le transport à dos d'hommes, naturellement sur de brefs parcours, de leurs pièces démontées (poids de 90 à 110 kilos). Par ce moyen, les obusiers de 75 sont hissés sur des sommets hauts et difficiles.

C'est que le combattant de haute montagne n'est mobile, léger, libre, autonome, que s'il sait, au besoin, s'alourdir, que s'il peut dire : « *omnia mea mecum porto* » ; les pires difficultés de la vie et du combat de montagne sont résolues et vaincues par le binôme mulet-homme, ou, même seulement, par l'homme porteur remplaçant le mulet, lorsque cet ami fidèle n'est plus à même de le suivre.

Il faut, pareillement, que ce combattant sache oublier en été le cantonnement, pour bivouaquer sous tentes ou même en plein air toutes les fois qu'il le faut ; il faut qu'il puisse vivre en hiver dans des abris de neige et de glace et se contenter fréquemment de vivres froids, ou les chauffer dans sa gamelle personnelle.

— *Entraînement à ski.* — Les régiments des troupes alpines effectuent, pendant l'hiver, une période d'exercices à ski d'une durée d'environ quarante jours.

Un tiers seulement de cette période est consacré à l'entraînement technique ; le reste, à l'entraînement tactique. La période se termine par une semaine de marches et de manœuvres, à travers la montagne, chaque régiment constituant une compagnie de skieurs.

Grâce à une instruction de combat poussée à ces marches et à ces manœuvres, aux efforts prolongés malgré toutes les difficultés du climat, les skieurs s'habituent à surmonter les plus grandes difficultés, tactiques et de ravitaillement.

Il est nécessaire de donner ici un éclaircissement :

La doctrine italienne juge exceptionnelle la constitution d'unités de skieurs, mais elle prévoit que, si elles sont formées, ces unités ne doivent dépasser le rang de la compagnie. *Armement* ordinaire : le fusil et le fusil-mitrailleur ; exceptionnel, la mitrailleuse. *Caractéristiques* : mobilité, rapidité, audace. *Emploi* : concours à la reconnaissance et à la sûreté ; actions spéciales, éloignées, à grand rayon, possibles, sur la neige, seulement aux skieurs.

En moyenne, $\frac{1}{3}$ des militaires porteurs, $\frac{2}{3}$ combattants.

Les skieurs militaires italiens, n'oublient pas, j'en suis témoin, que le ski a été introduit dans leur armée par un

Suisse, M. Adolphe Kind, en 1896. Je lui adresse la pensée reconnaissante des alpins d'Italie.

2. *Artillerie alpine.* — La mobilité de l'artillerie alpine est jugée, en Italie, de toute première importance, venant même avant la puissance du feu.

Voilà pourquoi notre artillerie s'en tient encore au calibre unique de 75 ; répondant à toute exigence, comme mobilité, tir plongeant, facilité de ravitaillement en munitions. Pièce transportable à bâts, en sept fardeaux. Bât unique, universel, pour toute sorte de fardeaux, facilitant les chargements et les recharges.

Des bouches à feu de calibre supérieur au 75 peuvent constituer de bonnes pièces de montagne, mais elles ne répondent pas aux exigences de la guerre *alpine*.

Cette artillerie compose un régiment spécial dans chaque division alpine. Chaque « groupe » correspond à un régiment alpin, chaque « batterie » à un bataillon. Unité d'emploi la plus lourde : le groupe. Unité tactique : la batterie. Pendant les principales périodes d'exercices, les groupes et les batteries se réunissent et s'entraînent avec les régiments et les bataillons alpins. Dès le temps de paix, la décentralisation de l'artillerie alpine est donc normale.

L'artillerie alpine ne redoute ni les mauvais chemins, ni les rochers, ni les névés.

3. *Génie alpin.* — Lors de l'indivisionnement des troupes alpines, l'armée italienne reconnut la nécessité de disposer d'unités du génie « bonnes à tout faire » en montagne, formées de personnel et pourvues de matériel spécial.

Chaque compagnie de division alpine réunit tous les éléments les plus utiles pour les travaux et les liaisons en haute montagne.

Les matériels sont, en partie, transportés au moyen de camionnettes de montagne, en partie, bâtis ; au besoin, ils peuvent être transportés sur des traîneaux.

Les matériels les plus caractéristiques sont :

la passerelle de montagne ;

des téléphériques rapidement mis en œuvre ;

des *stations photophoniques*, pouvant recevoir les sons par des rayons infra-rouges visibles ;

des *stations de T. S. F.*, assez puissantes, bien qu'à dos de mulet ;

des *stations photoélectriques*, bâties.

Pendant les principales périodes d'exercices, le génie alpin s'entraîne avec les autres troupes alpines.

4. *Ecole militaire d'alpinisme*. — L'école militaire d'alpinisme a été créée, il y a cinq ans, au cœur même des grandes Alpes occidentales, dans le but de « divulguer, avec unité de desseins et de méthode, la technique de l'alpinisme et du ski répondant aux exigences militaires ».

Elle réside à Aoste, mais les exercices s'accomplissent en toutes saisons dans les zones rocheuses et glaciaires de toutes les Alpes, gymnase sans pareil.

Cette école dispose d'un bataillon alpins « Duc des Abruzzes », unité d'instruction et expérimentale ; d'une section d'études et d'expériences des matériels et des armes de haute montagne ; de laboratoires, pour les études scientifiques.

Quelques cours d'enseignement y sont exceptionnels :

— Tous les sous-lieutenants des troupes alpines brevetés des académies militaires accomplissent, à l'école militaire d'alpinisme, une période d'exercices spécialisés, avant de passer aux régiments. On les entraîne à l'alpinisme, au ski, à la pratique des unités alpines.

— Les officiers supérieurs des troupes alpines y suivent des stages, pour maintenir à jour leurs connaissances en matière d'alpinisme militaire.

— Des cours pour officiers subalternes et pour « chefs de cordées » ont pour but d'entraîner les meilleurs sous-officiers et des soldats de troupe au commandement autonome des groupes et des cordées, au cours d'actions tout spécialement audacieuses : nécessité inhérente à « l'alpinisme militaire massif ».

— Des cours pour guides et porteurs civils du C. A. I., renseignent ces techniciens de la montagne au sujet de

l'alpinisme militaire et exploitent leur exceptionnelle compétence et bravoure à l'avantage de cet alpinisme.

— L'école centrale militaire d'alpinisme rend des services signalés à la préparation des troupes alpines et à celle des cadres des autres troupes.

Quelques-unes de ses entreprises « massives » d'alpinisme et de skis sont connues aussi à l'étranger. La chaîne du Mont-Blanc, le massif du Mont-Rose, les Grandes Jorasses, la Grande Muraille, le Grand Paradis, etc., ont été escaladés à plusieurs reprises par tout le bataillon « Duc des Abruzzes », et par tous les militaires participant aux cours d'instruction.

* * *

Comme, dans la conflagration mondiale de 1914 à 1918, les zones montagneuses et les terrains très accidentés ont constitué plus des $\frac{2}{3}$ des théâtres d'opérations, de même on peut prévoir que, dans n'importe quel conflit européen, la montagne sera abondamment représentée. La montagne est, par conséquent, un milieu de lutte ; il faut l'étudier et se préparer dans tous les pays à y combattre.

Mais il existe des peuples qui considèrent la montagne comme le bastion de leur sûreté et de leur indépendance, ou la sauvegarde de leur neutralité. Pour ces peuples, elle demeure le terrain de lutte *principal*, quelles que puissent être les innovations faites dans la guerre terrestre et aérienne.

Ces pays ont un intérêt majeur à disposer de forces armées essentiellement aptes à la guerre en montagne ; ils ont l'obligation d'en connaître parfaitement les principes et les modalités d'application ; il leur faut, en un mot, avoir une *mentalité militaire montagnarde*. Plus que tous les autres, ils doivent repousser les paradoxes d'après lesquels :

— la guerre de montagne est surannée, parce que l'avenir appartient aux moteurs : à la mécanisation et à la motorisation ;

— la mentalité montagnarde déforme la conception du combat moderne.

Non ! la guerre en montagne demeure une réalité inévitable, présente et à venir. Elle ne repousse aucun moyen, ni aucun procédé de lutte : elle les adapte à ses exigences.

La lutte « sous les étoiles » est toujours la meilleure des « écoles de commandement », parce qu'elle concerne la plus artistique, la plus rebelle de toutes les guerres : celle où l'homme est tout, avec son esprit et sa valeur. Elle ne déforme nullement l'esprit ; elle aiguise le sens de la manœuvre.

Tandis que les armées prêtes à la guerre de plaine ne sont pas entièrement aptes à la guerre en montagne, les forces armées propres à la guerre en montagne sont assurément capables de se battre dans n'importe quel terrain. C'est là ce que nous enseigne l'histoire de tous les temps ; c'est là ce qu'a vaillamment démontré l'armée italienne en Ethiopie.

Tendons donc la main à la « montagne », pour qu'« elle soit notre amie et notre alliée », parce que c'est sur les montagnes de nos frontières que se dresse l'image sacrée de la Patrie, parce que *ad ardua super alpes Patria vocat!*

Colonel LOUIS CHATRIAN,
Commandant
de l'Ecole militaire de Naples.
